

aperçûmes tout à coup un homme avec des chevaux, tranquillement assis sous un arbre. Quand il vit que nous approchions, il ne fit pas le moindre mouvement pour s'éloigner. Harfield était stupéfait ; il regardait les chevaux avec des yeux hagards. A la fin, pourtant, il éclata : "Cruelle déception, s'écria-t-il, ce ne sont pas mes chevaux !" Il disait vrai : nous aperçûmes, en effet, deux chevaux blancs qu'aucun de nous ne connaissait, et un autre animal qui servait de monture au conducteur. Nous découvrîmes dans ce personnage le fameux Johnson, qui avait vécu quelque temps aux environs de Fourche-la-Fave, et qui gagne sa vie en chassant. Harfield était d'autant plus furieux, comme il me l'a dit plus tard, qu'il nourrissait contre ce coquin une haine qui datait de loin. Néanmoins, il n'y avait rien à faire. Nous nous approchâmes des chevaux ; mais Johnson répondit assez grossièrement aux questions que nous lui adressâmes. L'un de nous lui demanda ce qu'il voulait faire de ces animaux ; il répondit sèchement qu'il était bien libre de faire de sa propriété ce que bon lui plairait. Harfield grinça des dents de fureur. J'avais beau faire tous mes efforts pour le modérer, rien n'y faisait. Peu de temps auparavant, il avait cherché querelle à Johnson, qui avait gardé son sang-froid, tout en tenant sa main droite sous sa veste, où étaient cachés son couteau et ses pistolets. Harfield jura par tout ce qu'il y a de plus sacré qu'il lui appliquerait la loi de Lynch si jamais il le trouvait sur son terrain ; mais Johnson accueillit cette déclaration avec des rires, en l'assurant qu'il aurait bientôt le plaisir de lui faire une visite. Je réussis pourtant à les séparer. Il était trop tard pour continuer les recherches dans une autre direction, car la pluie qui était tombé pendant la nuit avait infailliblement effacé toutes les traces. Il nous fallut donc renoncer à aller plus loin. Harfield était convaincu que les chevaux étaient encore dans les environs ; nous fîmes des perquisitions dans tous les repaires et les enfoncements des terrains bas. Tout cela fut inutile : les chevaux avaient disparu. Comment avaient-ils pu échapper à nos investigations ? C'est là une énigme que nous n'avons pu résoudre.

—Et le lieu où ils ont été transportés vous est-il aussi inconnu ? fit Bahrens.

—Ma foi ! cela se peut aussi. Je crois bien qu'ils sont partis pour le Texas. Il faudra que je me rende un beau jour dans ce pays, afin d'apprendre à connaître le peuple qui l'habite. C'est à peine si j'y rencontrerais quelque vieille connaissance de mon pays, tandis que je pourrais fort bien trouver un ou deux chevaux que j'aurais connus auparavant. Cette aventure est arrivée le même jour où la pauvre femme peau-rouge Alapaha a été tuée, n'est-ce pas ? N'avez-vous pas entendu parler de ce meurtre ? demanda Roberts. Vous avez dû passer tout près de l'endroit où s'est commis cet assassinat.

—Il me souvient maintenant que l'un de nous a entendu un cri, juste au moment où nous sommes arrivés près du gué. Cela était indubitablement le cri de la pauvre Alapaha : la cabane n'est pas éloignée du chemin, Brown, savez-vous ce qu'est devenu l'Indien Assowaum ?

—Non, je l'ignore, répondit-il ; quatre jours après les funérailles de sa femme, pendant lesquels il n'a pas cessé d'entretenir un petit feu sur sa tombe, en ayant soin d'y laisser aussi de la nourriture, il disparut subitement. Du reste, je l'attends chaque jour, car je sais qu'il ne quittera l'Arkansas qu'après avoir assouvi sa vengeance ; mais je crains bien qu'il n'y parvienne pas.

—Mais où diable Assowaum a-t-il pu se cacher ?

—Oh ! il saura bien se protéger lui-même : vous n'avez pas besoin d'avoir la moindre appréhension à son endroit, fit Bahrens ; il erre sans doute de côté et d'autre et fait des recherches à sa manière. Qui peut dire l'époque à laquelle il reviendra parmi nous ? Je gage bien qu'il fera tout seul quelque découverte. Vous autres, Régulateurs, vous ne trouveriez nulle part un meilleur aide qu'Assowaum pour trouver une piste et ne pas être déçus.

—Est-il vrai, Brown, que les Régulateurs vous ont élu leur chef à la place de Heathcott ? demanda Roberts.

—Harfield et moi, nous avons été nommés chefs l'un et l'autre, répondit le jeune homme. Harfield commande à la Petite-Jeanne, et moi à la Fourche-la-Fave. Quant à ce qui me concerne, je résignerai mes fonctions du moment où j'aurai accompli la teneur de mon serment. Tout ce que je demande, c'est de faire condamner judiciairement les meurtriers du jeune Heathcott et de la femme indienne ; après cela, je serai satisfait. A propos, on m'a dit que Rowson prêche contre les Régulateurs, et qu'il les accuse d'être une association non-seulement illégale, mais encore antichrétienne.

—Rowson est parti depuis huit jours, dit Roberts, et si ce qu'on m'assure est vrai, il s'est dirigé vers le Mississippi et à ce que je suppose, pour faire différentes acquisitions. Il sera de retour cette semaine, je le sais. Il a vraiment une chance de bossu d'avoir trouvé une si belle occasion : la propriété d'Atkins, qu'il veut acheter, est certainement une excellente affaire, bien que le terrain soit un peu marécageux.

—Atkins a-t-il donc réellement l'intention de vendre ? Voilà la première nouvelle que j'en sais. A-t-il trouvé un amateur ?

—Mais oui ; c'est Rowson qui paraît avoir des vues sur ce fonds de terre, répliqua Roberts. Quant à moi, je ne m'y oppose pas : Marion sera tout près de nous, et si un dimanche, quand la nouvelle chapelle sera bâtie sur le chemin qui conduit à Left-Hand-Fork, où les arbres sont coupés depuis Noël ; si, dis-je...

—Eh bien ! messieurs, asseyez-vous autour de la table, et contentez-vous de ce que j'ai de mieux à vous offrir, fit Brown en interrompant Roberts.

—Que penseriez-vous si je vous faisais manger une grillade de panthère ? observa Roberts en riant.

—Oh ! merci ! cela ne me tente pas, reprit Bahrens ; j'ai goûté une fois à cette viande, et je m'en suis trouvé on ne peut plus mal.

—Brown, ce dindon sauvage est excellent ; en avez-vous tué plus d'un ce printemps ?

—Oh ! quelques-uns, répliqua le jeune homme qui riait encore de l'anecdote qu'on venait de raconter. Cette année les glouglous sont plus gros que d'ordinaire.

—Avez-vous jamais mangé du serpent à sonnettes ? demanda Mullins.

—Non pas, certes ! que je sache, fit Harper, à qui le thé avait rendu que que force et qui se sentait bien mieux que cela ne lui était arrivé depuis longtemps.

—On ne mange pas le corps, observa Mullins, mais seulement la queue qui est un mets fort délicat.

—On n'a donc pas à craindre l'effet du poison ? demanda Bahrens étonné.

—Oh ! il n'y a aucun danger, il faut seulement avaler sans mâcher, fit Brown : cela ressemble à une morille. D'ailleurs, la chair elle-même ne renferme pas le moindre poison, il n'y a que le fumet qui soit un peu désagréable, et cela n'est pas du tout malsain. Je connais quelqu'un qui a mangé un gros morceau de serpent à cornes, sans qu'il en ait ressenti le moindre malaise.

—Mais le serpent à cornes est fort venimeux, observa Harper ; j'en ai vu un, certain jour, qui se chauffait au soleil sur le tronc d'un grand chêne. J'allais l'abattre d'un coup de fusil, quand il se retourna, et empoigna dans sa fureur uné de ces jeunes branches qui poussent au printemps. Il demeura ainsi immobile pendant une minute, et je profitai de la circonstance pour lui casser la tête. L'arbre creva au bout d'un mois : la petite branche qu'il avait mordue devint toute noire, et les broussailles elles-mêmes qui croissaient dans le voisinage, se flétrirent.

—Il faut pourtant que je m'en aille, remarqua Roberts, en voyant que Mullins seul paraissait disposé à l'accompagner ; il le faut, vous dis-je ; autrement, ma ménagère me grondera. Rowson doit arriver ce soir pour s'entendre au sujet de quelques arrangements relatifs à ce mariage. Ne seriez-vous pas assez obligeant, Brown, pour venir avec moi ? J'ai aussi cer-